

Recherches sociographiques



Bernard G. HOFFMAN, *Cabot to Cartier*

Marcel Trudel

Volume 2, numéro 2, 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055084ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055084ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trudel, M. (1961). Compte rendu de [Bernard G. HOFFMAN, *Cabot to Cartier*]. *Recherches sociographiques*, 2 (2), 262–263. <https://doi.org/10.7202/055084ar>

l'Assomption —; si le tapis au crochet est originaire de la Nouvelle-Angleterre; et si le mot "catalogne" est de source canadienne — Jean Palardy rapporte qu'on connaît sous ce nom ce tapis tissé dans des provinces françaises.

La seule erreur, qui nous étonne, se rapporte à la maison de Jean Goulet même, où séjournait pourtant Miss Dawson. Elle la décrit ainsi : "Les murs sont de planches enchevauchées (en anglais, clapboard) ..." Loin d'être en clapboard, qui est le style de la Nouvelle-Angleterre et qui comporte planches à demi superposées à l'extérieur et fixées en place par des clous, elle consistait — car elle vient, hélas! d'être incendiée — en poteaux sur sole, à l'intérieur de sa couverture en clapboard. Ces poteaux étaient ici de grosses pièces mortoisées dans un cadre massif à la base et dans un autre au sommet. S'espacant les uns des autres d'environ un pied, ils étaient concaves dans les côtés; cette légère cavité perpendiculaire était remplie de pierre et de mortier, comme c'était le cas dans l'ancien colombage horizontal, ici modifié. Les murs de bois en poteaux sur sole prédominaient d'ailleurs partout, dans l'ancienne maison canadienne. Mais on a jusqu'ici manqué de l'observer. Aussi la classification des bâtisses en cinq groupes telle qu'ici adoptée est-elle à reviser au départ.

Marius BARBEAU

Bernard G. HOFFMAN, Cabot to Cartier. Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550. Toronto, University of Toronto Press, [1961], xii + 287 p. Appendice (vocabulaire iroquois de Cartier); bibliographie; index; 58 cartes.

Depuis l'époque déjà lointaine des Harrisse et des Biggar, nous avons enfin le premier ouvrage hautement spécialisé sur les découvertes du nord-est de l'Amérique septentrionale. Le but de l'auteur n'était pas toutefois d'étudier pour elles-mêmes les explorations des Européens ni de publier pour elle-même une collection des cartes du seizième siècle : l'auteur veut en définitive savoir dans quelle mesure ces explorations et ces cartes peuvent nous aider à connaître l'ethnographie des indigènes. Pour y parvenir, il a donc commencé par faire une étude critique des relations et des cartes; cette étude critique couvre 14 des 17 chapitres de son livre, un seul (le chapitre 16) étant réservé à l'objet même du volume, les problèmes ethnographiques dont les éléments se trouvent fournis par les précédents chapitres. Méthode fort heureuse, puisque ce volume, s'il a pour objet l'ethnographie, peut aussi bien servir à démêler l'histoire obscure de la première moitié du seizième siècle nord-américain. On obtient en fait une étude fort documentée sur le premier demi-siècle de l'histoire canadienne (1497-1550), étude illustrée d'une collection exhaustive des cartes de cette époque et accompagnée d'une bibliographie complète : tous les ouvrages qui ont été écrits sur le sujet deviennent désuets, parce qu'ils n'avaient pas ou bien tous les textes ou bien toutes les cartes.

Plus intéressé personnellement par la cartographie que par l'ethnographie, nous avons été tout heureux de trouver dans l'ouvrage d'Hoffman une méthode qui simplifie le classement des premières cartes nord-américaines. Jusqu'ici on n'arrivait pas à démêler toutes ces cartes qui ont apparu, par exemple, de 1500 à 1524. On avait l'habitude de voir en chaque carte "l'oeuvre d'un cartographe responsable qui recourait aux meilleures sources possible", de penser que son dessin marquait nécessairement une étape nouvelle dans l'histoire de la cartographie et que, par conséquent, toute carte devait se situer dans une évolution régulière; d'où il suit que pour expliquer certains détails nouveaux on était constamment obligé de supposer un voyage important mais demeuré inconnu. Hoffman a préféré laisser de côté cette méthode (qui est celle, en particulier, de Harrisse) pour classer les cartes selon leurs origines nationales ou selon les diverses écoles de cartographie. Soumises à ces critères, les cartes de 1500 à 1524 se groupent selon 9 types différents :

Cantino, King, Contarini, Maggiolo, Pesaro-Freducci ou dite cabotienne, Kunstmann no 3, La Cosa, Fagundes et Miller; à chacun de ces types se rattachent une ou plusieurs cartes qui s'en sont inspirées. Par cette méthode, Hoffman parvient à dater d'une façon assez précise certaines cartes ou à reporter à plus tard ou même à rejeter certaines autres qu'on essayait de baser sur quelque découverte inconnue. Pour HARRISSE, il y aurait eu dès les premières années du seizième siècle une floraison étourdissante dans la cartographie; Hoffman démontre le contraire, tout en marquant les étapes d'une progression très lente. Selon Hoffman, la cartographie nord-américaine ne débute qu'en 1502 par la carte Cantino; c'est la carte La Cosa (1500) qui avait l'honneur de figurer en tête : pour Hoffman, ce qu'on en a aujourd'hui n'est qu'une copie d'un original perdu, copie à laquelle on a ajouté des éléments qui en feraient même un travail postérieur à 1524. Sur ce point, nous ne sommes pas d'accord : Hoffman aurait dû, à cette étape de sa critique, pousser plus loin et chercher à démêler parmi les interpolations de cette copie quelles pouvaient être les survivances de la carte originale, et il nous semble bien que le littoral grossier qui va du cap d'Angleterre au cap Découvert et qui correspond au dessin sommaire que pouvait faire un explorateur en passant du cap Race au cap Breton, ne peut être qu'une survivance de l'original de La Cosa.

Quant à l'ethnographie, signalons ici les principales conclusions d'Hoffman : pour la période 1497-1550, les sources sont beaucoup plus abondantes qu'on le croyait jusqu'ici, mais les renseignements qu'elles apportent ne sont pas suffisamment localisés; la civilisation des indigènes du nord-est de l'Amérique était tournée vers la mer, mais la traite des fourrures est venue désorganiser cette civilisation en obligeant les indigènes à s'éloigner des côtes pour s'approvisionner en pelleteries, et l'on en saura davantage sur ce point quand on pourra mieux connaître la composition des flottes de pêche européennes à cette époque; enfin, toujours pour la période 1497-1550, l'information porte surtout sur les Iroquois laurentiens, mais les archives pourraient nous en révéler davantage, par exemple si l'on publiait les inédits de ce Thevet qui eut de longues conversations avec Cartier ou si l'on retrouvait l'original des relations des trois voyages de Cartier.

Il reste à souhaiter avec Hoffman que l'on fasse le même travail pour la période 1550-1600, période fort obscure, mais au cours de laquelle se produit la disparition mystérieuse des Iroquois laurentiens. Il manque ce chaînon dans notre histoire canadienne.

Ce Cabot to Cartier, par l'étude critique des cartes et des relations, par sa méthode toute nouvelle et par les éclaircissements qu'il apporte, est un outil indispensable à quiconque s'intéresse au seizième siècle canadien.

Marcel TRUDEL

Institut d'Histoire,
Université Laval.

Jean HAMELIN, Economie et société en Nouvelle-France, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1960, 137 p. (Cahiers de l'Institut d'Histoire de l'Université Laval, 3)

Nous ne disposons pas, en langue française, d'une bonne esquisse de l'histoire économique du régime français. Les ouvrages anglais (ceux, déjà classiques, de Innis, de Aitken et Easterbrook, entre autres) nous laissent un peu insatisfaits. Le travail de Jean Hamelin comble partiellement une importante lacune. On pourrait avec raison lui reprocher de ne pas situer les travaux qui, avant le sien, ont traité cette question : les quelques références faites ici aux prédécesseurs sont nettement insuffisantes. Par ailleurs, ce petit livre n'est pas vraiment une synthèse. L'auteur ne le présente pas comme tel : "une collection